

Témoignage de Rousseau, à propos d'un moment de joie de vivre.

Les Confessions, livre IV :

« Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône, car je ne me rappelle par lequel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordaient le chemin du côté opposé. Il avait fait très chaud ce jour-là, la soirée était charmante ; la rosée humectait l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air était frais sans être froid ; le soleil, après son coucher, avait laissé dans el ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, sans m'apercevoir que j'étais las. Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse ; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres ; un rossignol était précisément au-dessus de moi ; je m'endormis à son chant : mon sommeil fut doux, mon réveil le fut d'avantage. Il était grand jour : mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai, la faim me prit, je m'acheminai gaiement vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs qui me restaient encore. J'étais de si bonne humeur, que j'allais chantant tout le long du chemin, et je me souviens même que je chantais une cantate de Batistin, intitulée *Les bains de Thomery*, que je savais par cœur. »

Rousseau, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, VI° Partie, Lettre VIII

« Tant qu'on désire on peut se passer d'être heureux; on s'attend à le devenir: si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, et l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité, qui vaut mieux peut-être. **Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux.** En effet, l'homme, avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte, et, pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur; on ne se figure point ce qu'on voit; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède, l'illusion cesse où commence la jouissance. **Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité**, et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Être existant par lui-même il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas ».

Ce texte de Rousseau porte sur le rapport entre désir et bonheur, mais il est très original, comparé à ce que nous avons étudié en cours, en cela qu'il montre que le bonheur n'est pas dans la satisfaction de nos désirs, mais justement dans leur insatisfaction : le bonheur véritable ne consiste pas dans la satisfaction du désir, mais dans son perpétuel renouvellement. Il faut

désirer sans cesse, pour ne justement pas tomber dans l'absence de désir qu'est l'ennui, et qui constitue le véritable malheur : « *Malheur à qui n'a plus rien à désirer !* ».

Evidemment, la thèse de Rousseau va devoir affronter une difficulté : comment faire pour être heureux si mon désir n'est pas satisfait ? Rousseau s'appuie sur la face positive du désir pour montrer à quel point il est important de désirer, mais il lui faut du coup répondre à ceux qui ne manqueront pas de lui montrer que le désir a aussi une face négative, celle de la souffrance, du manque, de la frustration.

L'extinction de tout désir est la source d'une certaine forme de « malheur », c'est l'ennui que nous avons dégagé avec Schopenhauer. Satisfaire nos désirs, c'est les éteindre, les faire disparaître. Comment ne pas les faire disparaître ? Il faut faire en sorte que le désir **se projette continuellement** dans un *objet* pour éviter le « malheur » de son extinction.

On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère.

La raison en est dans sa conception même de la *jouissance*, c'est-à-dire dans **une certaine idée du bonheur**. L'état psychique de satisfaction produit par *l'espoir* est aux yeux de l'auteur, infiniment plus intense que celui que produit l'obtention de l'objet convoité, car **l'obtention sera une déception qui nous fera tomber dans l'ennui alors que dans l'espoir, tout est possible. L'espoir est un sentiment positif, c'est un autre nom du bonheur, là où le désespoir est un autre nom du malheur**. Posséder réellement ce que je désire risque de tuer cet espoir. Il vaut donc mieux le nourrir en désirant sans cesse. Le désir inassouvi peut être le lieu du véritable bonheur, si on sait rêver, imaginer, espérer, et jouir de cet état de rêverie.

L'homme est donc plus heureux dans le désir que dans la satisfaction de ce désir. C'est un bonheur de désirer en tant que tel, là où la satisfaction du désir déçoit.

Il faut donc rêver sa vie, faire preuve d'imagination pour être heureux. Imaginer notre désir satisfait alors qu'il ne l'est pas, c'est jouir de la force du désir sans éprouver la frustration du manque, puisque ce manque est rempli en imagination. Celui qui rêve d'amour n'éteint pas son désir d'amour par un amour réel, ce ne sera pas un amour qui le décevra, imparfait qu'il est, comme tout amour réel, mais un amour qui le satisfait sans qu'il soit frustré par une absence, un manque, puisqu'il remplit ce manque par l'imagination.

Désirer, c'est souffrir du manque. Satisfaire son désir, c'est l'éteindre, être déçu et tomber sans l'ennui. Schopenhauer voit là le tragique de notre vie qui oscille tel un pendule entre la souffrance et l'ennui.

Mais Rousseau nous montre qu'**entre un désir frustré et une satisfaction réelle, il y a un intermédiaire : l'imagination, le rêve, qui nous permet de satisfaire en imagination le désir, ce qui le nourrit au lieu de le tuer**, ce qui nous rend heureux au lieu de nous décevoir. Nous ne sommes alors pas dans la souffrance du manque puisque le désir est satisfait (en rêve), mais pas non plus dans l'ennui, puisque cette satisfaction n'étant pas réelle, le désir n'est pas éteint, il est nourri, stimulé et relancé par la rêverie !

Il faut donc apprendre à rêver pour être heureux. La littérature, les romans, les œuvres d'art, sont typiquement de telles satisfactions en imagination, en rêve, de nos désirs. Rousseau anticipe sur la psychanalyse de Freud : ce qu'il décrit, c'est le processus de **la sublimation du désir : apporter une satisfaction rêvée à un désir qu'on ne peut satisfaire réellement**.

Rousseau défend donc paradoxalement **l'illusion** : il faut *prendre nos désirs pour des réalités*, au sens propre, pour être heureux : *Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité.*

Dans les *Nourritures terrestres*, **A. Gide** résumera ainsi cette vérité paradoxale : « **Chaque désir m'a plus enrichi que la possession toujours fausse de l'objet de mon désir** ».